



Bruno Latour « Intellectuel de l'écologie », le chercheur rappelle qu'il ne faut pas attendre des conclusions incontestables sur l'évolution climatique pour agir. Selon lui, il est urgent de faire des choix, c'est-à-dire de « repolitiser le débat ».

L'entretien

Bruno Latour, dont les livres sont traduits en 30 langues, compte parmi les intellectuels français les plus réputés à l'étranger. Philosophe, anthropologue et sociologue, ce chercheur, a longtemps travaillé aux Etats-Unis. Aujourd'hui professeur à Sciences po après avoir enseigné à l'Ecole des mines, il ose jeter un regard nouveau sur le rôle des sciences dans notre société. Et leur lien avec la politique. Alors que le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (Giec) va rendre son cinquième rapport, Bruno Latour explique à L'Express pourquoi, face au nouveau monde qui se profile, l'homme semble si désarmé. Et comment il pourrait réagir.

Propos recueillis par **Olivier Le Naire**

Photos : **Pierre-Emmanuel Rastoin** pour L'Express

BRUNO LATOUR

« La guerre du climat doit avoir lieu »

Qu'attendez-vous de ce nouveau rapport du Giec ?

↳ A l'heure où nous parlons, je n'en connais pas le contenu précis. J'attends donc la communication de ces résultats avec impatience, car ils sont très importants, en particulier ceux du groupe 1, chargé de recenser toute la littérature scientifique sur la question du climat, et cela dans des domaines très disparates : océanographie, géologie, climatologie, biologie... Un vrai défi, puisque, ces éléments n'ayant pas d'unité géopolitique ou scientifique, les experts, après avoir débattu sur les controverses propres à leurs disciplines, doivent, comme dans une assemblée politique, obtenir quelque chose qui ressemble à un consensus. Puis, dans un autre groupe de travail, ils présentent des probabilités un peu bricolées pour que la communauté internationale ait une idée de ce que pourraient être les futures évolutions climatiques.

Vous parlez de consensus, de bricolage. Comment s'étonner ensuite que 1 Français sur 3

se dise sceptique quant aux travaux et à la réalité du changement climatique...

↳ Il existe deux sortes de sceptiques en la matière. Ceux qui le sont parce qu'ils y trouvent leur intérêt. Et ceux qui restent honnêtement dubitatifs, parce qu'ils s'imaginent que la science est forcément unanime. Ils se méfient des controverses. Mais, avec les questions climatiques, le regard critique sur les travaux des experts ne peut s'exercer de cette façon, car le rôle du Giec est de reconstituer une sorte d'immense puzzle à partir de milliers de pièces venant de sources très différentes et de disciplines très hétérogènes. Cette diversité, cette richesse des confrontations rend, en un sens, le travail du Giec plus solide, mais cela change le rapport classique entre science et politique auquel nous étions habitués, où l'on disait : les faits d'abord, les décisions plus tard.

D'autres raisons à ce scepticisme ambiant ?

↳ Oui, et c'est peut-être la principale : croire au cri d'alarme du Giec suppose de changer nos comportements.

BRUNO
LATOUREN
6 DATES

1947 Naissance à Beaune (Côte-d'Or). 1972 Agrégé de philosophie. 1975 Chercheur en anthropologie des sciences à l'institut Salk, à San Diego (Etats-Unis). 1981 Professeur de sociologie à l'École des mines, et, depuis 2006, à Sciences po. 2012 Publication d'*Enquête sur les modes d'existence* (La Découverte). 2013 Coauteur de la pièce *Gaia Global Circus*.

Un proverbe chinois explique que « si vous savez et que vous ne faites rien, vous ne savez pas ». C'est comme si on nous disait que les Russes sont en train d'entrer avec leurs chars dans Paris. Comment comprendre cela ? Comme un fait ou comme un appel aux armes ? Ce sont là des énoncés hybrides. Si on y croit vraiment, alors il faudrait tout changer : notre économie, nos modes de vie, nos perspectives d'avenir. Et personne n'a envie de cela. D'une certaine manière, nous sommes tous des climato-sceptiques, car on enregistre ces informations sans pouvoir réagir. Alors on se dit que cela va peut-être un peu s'arranger, que rien n'est sûr.

Malgré tout, régulièrement, des physiciens, des mathématiciens mettent en cause les méthodes du Giec...

↳ Parce qu'ils considèrent que la Nature est comme la République, « une et indivisible », et que tout savant peut juger ces sciences-là de loin. Mais les sciences sont multiples et parlent d'objets qui sont d'une complexité effrayante, en réaction à nous, les humains. Aujourd'hui, qu'on le veuille ou non, en ce qui concerne la Terre, sciences naturelles et sciences sociales sont de plus en plus difficiles à distinguer.

Et vous, que croyez-vous à propos de l'évolution du climat ?

↳ Je suis un citoyen de base, comment aurais-je d'autre recours pour en décider que l'institution scientifique ? Difficile alors de dire : « Moi, je ne suis pas d'accord avec le Giec », car il n'y a pas d'autre organisme capable de montrer qu'il a tort, il n'y a pas de cour d'appel. Alors, si vous décidez que vous ne croyez pas à ces conclusions, vous entrez dans une théorie du complot. Et beaucoup de gens franchissent ce pas. Pour moi, ce type de doute relève du même mécanisme que celui du négationnisme.

Autre sujet de controverse : l'anthropocène (1). Selon le Prix Nobel Paul Crutzen, nous aurions, depuis la révolution industrielle, quitté l'ère géologique de l'holocène pour entrer dans celle de l'anthropocène, où l'homme serait devenu le principal facteur de modification de l'environnement. Qu'en dites-vous ?

↳ Ce serait une erreur de prendre cette théorie pour un fait acquis. D'abord, parce que le petit comité chargé de décider si nous avons changé d'ère n'arrive pas à s'entendre et ne rendra son verdict qu'en 2016. Ensuite, parce qu'il s'agit d'un beau concept quasi philosophique inventé par des scientifiques pour prendre en compte l'angoisse qu'ils ressentent

lorsqu'ils analysent leurs données. L'avantage de ce néologisme est, en revanche, de montrer que l'on ne peut plus réellement faire de distinction entre les activités sociopolitiques et les activités naturelles. Autant dire qu'il n'y a pas la nature qui ferait les choses d'un côté et puis l'homme de l'autre, comme on a voulu si longtemps nous le laisser croire. Tout cela est imbriqué. Maintenant, reste à savoir de quel homme nous parlons. Ma responsabilité d'Européen qui prend l'avion, qui roule en voiture et dont les ancêtres sont à l'origine de la révolution industrielle n'est pas la même que celle d'un Chinois ou, a fortiori, d'un Indien d'Amazonie, qui n'influe en rien sur le changement climatique. On ne vit pas tous à la même époque. Parler d'anthropocène, c'est oublier toute l'histoire sociale, toute l'histoire économique, toute l'histoire des inégalités. Ce concept me semble un peu dangereux.

Il serait dangereux aussi parce qu'il fait de l'homme le centre du monde ?

↳ L'astuce est de faire croire que nous sommes devenus si puissants, si ingénieux, que nous saurons bientôt construire une espèce d'immense thermostat pour régler le climat à notre guise. Donc de compenser les problèmes liés à notre activité industrielle frénétique. On commence déjà à envoyer des produits dans la haute atmosphère pour tenter de protéger la couche d'ozone en se disant que, bien sûr, on a un peu salopé cette planète, mais que la science et le génie humain vont permettre de rattraper cela, puisque la politique se révèle impuissante à prendre les bonnes décisions. La tentation est là de chercher un plan B pour s'exonérer de prendre des mesures de fond. L'anthropocène peut aussi être lu comme la consécration de Superman !

L'autre nouveauté, avec cette notion, est qu'elle officialise le fait que l'homme n'agit plus dans un cadre stable...

↳ A Sciences po, aucun de mes prédécesseurs n'aurait parlé du climat comme de l'élément politique central de notre existence. Or l'idée même d'anthropocène montre que les humains, qui pensaient être les seuls acteurs de leur pièce, s'aperçoivent que le décor – c'est-à-dire la nature – est lui aussi un agent de l'Histoire. Et que ce décor est très sensible à nos actions. C'est d'ailleurs le thème d'un spectacle intitulé *Gaia Global Circus* (2), écrit par une équipe que j'ai constituée. Ce n'est plus l'homme qui domine la nature ni la nature qui domine l'homme ; nous vivons une situation nouvelle et inédite, une incertitude partagée sur la source de l'action. Il n'y a que le théâtre pour simuler la situation dans laquelle nous nous trouvons et tenter d'imaginer

« Les humains pensaient être les seuls auteurs de leur pièce. Ils découvrent que le décor, la nature, est lui aussi un agent de l'histoire »

des solutions. Nous sommes un peu comme au temps des grandes découvertes. Quand on est tombé sur le Nouveau Monde, nous n'avions pas de carte pour le situer. Là, nous découvrons une nouvelle Terre, du moins une Terre qui se révèle sous un visage différent et que l'on n'arrive pas à faire entrer dans nos cadres intellectuels. Nous sommes désarmés pour essayer de lire ce qui se passe. Même les scientifiques comme Crutzen ou le glaciologue Jean Jouzel sont en situation d'effroi face à cela. Quant à moi, j'adorerais pouvoir me dire que ce n'est pas grave et que tout va pouvoir continuer, mais je sais bien que c'est impossible. Nous nous trouvons dans une période très compliquée où il faut à la fois regarder les choses en face et ne pas baisser les bras. D'une certaine manière, les théologiens sont mieux armés que nous pour affronter ces questions.

Quelle serait la solution ?

↳ Sans doute une repolitisation générale, pour ne pas laisser ces problèmes aux experts et trouver un modèle de société qui permette de réviser complètement nos comportements sans renoncer aux idéaux qui sont allés de pair avec l'abondance : le confort, le bien-être, la santé. Vous ne pouvez pas dire à des milliards de gens qui sortent à peine de la pauvreté que l'on doit revenir en arrière. Ce n'est pas comme ça qu'on mobilise les énergies. Il faut se servir des capacités modernes d'innovation pour changer de système et aller enfin dans le bon sens.

Les écologistes ne font pas leur travail ?

↳ Les intellectuels de l'écologie, parmi lesquels je me compte, n'ont pas encore trouvé la manière d'alerter sur l'intensité de la menace tout en préservant le calme, qui seul permet d'agir efficacement, ce que le philosophe Jean-Pierre Dupuy appelle le « catastrophisme éclairé ». Sans la certitude de la catastrophe, on se dit toujours que ça va s'arranger. Mais une fois que cette certitude est acquise, alors on peut agir pour qu'elle n'ait pas lieu. C'est une des seules manières, selon moi, d'aborder notre futur. Car les guerres du climat risquent d'être autrement plus dures que celles du siècle dernier, et je crois qu'il faut accepter d'entrer en guerre.

C'est-à-dire ?

↳ L'inaction dans laquelle nous nous tenons et l'urgence avec laquelle nous devrions réagir à la menace climatique nous met dans la situation de devoir admettre que, dans ce combat, il n'y ait pas d'arbitre. Le problème des écologistes, c'est qu'ils ont subordonné leur action à un savoir scientifique indiscutable. Ils présentent l'anthropocène



« Les intellectuels de l'écologie n'ont pas trouvé la manière d'alerter sur l'intensité de la menace tout en prônant le calme »

comme une évidence et expliquent que tous ceux qui ne sont pas de cet avis sont des réactionnaires. Pour eux, il y aurait les bons – eux – et ceux d'en face, les mauvais. Or, en politique, faute d'arbitre pour dire qui a vraiment tort ou raison, il faut décider en allant au bout des conflits sans connaître d'avance le résultat. Et, donc, choisir son camp. En situation de guerre, on n'attend pas la certitude de la catastrophe pour agir. Quand on évoque l'écologie, on parle d'harmonie, d'accord, d'unanimité, d'évidence, de savoir scientifique. Et pourtant, il n'y a pas un sujet dans ce domaine – le nucléaire, l'agriculture, etc. – qui ne soit l'objet de disputes. Il faut admettre que rien n'est évident, qu'on ne sait pas la vérité, dire ce en quoi l'on croit et se battre pour défendre ses choix. Vous ne pouvez attendre que les travaux du Giec soient incontestés – ils ne le seront jamais ! – pour avancer. Il faut donc choisir derrière qui on s'aligne – le Giec ou les climato-sceptiques – et se battre. C'est cela que j'appelle « repolitiser le débat ». Vous ne vous mariez pas, vous n'avez pas des enfants avec la certitude absolue que c'est le bon choix ! Là, c'est pareil, il faut décider en fonction de sa conviction. Ce n'est pas étonnant que les climato-sceptiques attaquent toujours le principe de précaution, qui consiste justement à ne pas attendre qu'une menace soit prouvée pour agir. En ce qui concerne notre avenir sur la planète, le principe de précaution se justifie complètement. ●

(1) Les éditions du Seuil inaugurent en octobre une nouvelle collection intitulée « Anthropocène », avec en particulier deux ouvrages *L'Événement anthropocène La Terre, l'Histoire et nous*, de Christophe Bonneuil et Jean Baptiste Fressoz, et *Les Apprentis sorciers du climat*, de l'Australien Clive Hamilton. A lire également, l'excellent *Voyage dans l'anthropocène*, de Claude Lorus et Laurent Carpentier (Babel) (2) Joué le 28 septembre à Toulouse (Haute-Garonne), dans le cadre de la Novela, et le 30 novembre à la Comédie de Reims (Marne) www.bruno-latour.fr/node/482